L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

JOURNAL OFFICIEL DES ANNONCES JUDICIAIRES:—NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 27 JANVIER 1847.

IMPRIMÉ ET PUBLIÉ PAR
MAGNE & WEISSE,
No. 81, rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS:
MERCREDI MATIN, 27 JANVIER 1847.

NOMINATIONS WHIGS
POUR SENATEURS

JAMES P. FRERET.
FERGUS GARDERE.

POUR REPRESENTANT DU 2me DISTRICT

RANDELL HUNT.

BULLETIN

Notre moisson de nouvelles n'est pas lourde aujourd'hui. Sept à huit colonnes suffiront au Bien-être de la matière américaine et le gouvernement brésilien nous n'avons rien d'essentiel à mentionner. Cette interruption elle même nous paraît avoir pour avantagerait, des proportions fort exorbitantes et nous croyons bien qu'il va falloir rabattre, lorsque nous connaîtrons les faits sur un organe qui dispose de 80 par le *Sun* de New-York. Si les faits se tiennent exactement passés comme le rapporte ce journal, il nous semble qu'on aurait fait de part et d'autre beaucoup de bruit pour peu de choses. On ne nous persuadera point que quelques matelots ivres, ramassés par la police et retenus par elle, aient assez d'importance pour qu'à leur sujet on s'en aille menacer de bombardement une ville comme Rio et se brouiller avec un gouvernement ami. La correspondance du *Sun* dont avoir des rennes gnements incomplets ou faut ils; mais quelle que soit leur valeur, nous les avons donnés parce qu'ils sont curieux et que somme toute le récit de notre confrère forme une assez bonne scène. Nous verrons, s'il y a lieu, à recueillir sur ces renseignements ultérieurs.

Les nouvelles d'Europe arrivées avant-hier par le *Tacnas*, ont fourni ample matière à commentaires, nous voions dire les nouvelles commerciales, car ce sont en vérité les seules pour nous. Du 4 au 12 décembre, la politique européenne ne paraît pas avoir fait un pas. En France, la discussion est toujours sur la confirmation de Cracovie, et l'opposition qui a fait un demi tour et qui proche aujourd'hui l'entente cordiale avec Angleterre, se plaint bien haut qu'on recherche la clémence des puissances absolues du Nord—qui on sait prêt à sacrifier pour s'acquitter, la cause de la liberté en Europe. Tout ce n'a pris à l'occasion du *Constitutionnel*, mais ce n'est pas de l'histoire. Ce qui est heureusement possible en ce moment, c'est ses craintes qu'inspire la hausse considérable des céréales en France. On croit que l'approvisionnement sera au-dessous des besoins et que l'on aura grand'peine à atteindre sans encombre la prochaine récolte. Aussi le fait-on rendre une ordonnance qui a paru au *Moniteur* et qui lève l'espèce de prohibition dont se trouvaient frappés les produits de l'Asie et l'Afrique et de l'Amérique, importés par navires anglais. Les céréales et les farines ainsi importées pourront désormais entrer sans droits dans les ports de France, selon le mandement sous pavillon ami.

L'Angleterre paraît encore moins assurée de l'avenir que sa voisine. Les temps sont si difficiles que l'on parle de la convocation prochaine du parlement. Le fait est que certaines parties de l'Angleterre souffrent que l'Irlande est au désespoir, et que la famine devient de plus en plus effrayante en Irlande, malgré les efforts que l'on fait pour la conjurer.

L'Espagne, qui ne peut passer pour être révolutionnaire, en fait de textes dans le ministère, en attendant qu'elles soient passé de grandes dans la nation. Le cabinet Isturitz se trouve sont en de la crise, et ses membres de ce cabinet sont en bonne. La considère que pouvait et les uns et les autres jouent cet hon-ble rôle, hier par la chute d'Isturitz, et demain par le régent. Mais que nous importe ces querelles?

La question vitale pour nous se décide en Portugal entre la reine et ses sujets rebelles. Après avoir le triomphe [illegible] l'arrivée de Hi[illegible] nous l'apprenons. Nous avait connue un fait, nous n'avons pas grand'chose à ajouter à ce qu'on en dit. Mais peut-être n'attendrons-nous pas longtemps, car il en pour la nouvelle que, s'il n'y a pas accommodement complet et définitif, la reine Marie menace de bombarder une ville comme Rio et se brouiller avec un gouvernement ami. La correspondance du *Sun* dont avoir des renseignements incomplets ou faut ils; mais quelle que soit leur valeur, nous les avons donnés parce qu'ils sont curieux et que somme toute le récit de notre confrère forme une assez bonne scène. Nous verrons, s'il y a lieu, à recueillir sur ces renseignements ultérieurs.

A propos de la représentation de demain, n'oubliez pas que M. Fiot, régisseur du Théâtre, a publié une édition française et anglaise des *Mousquetaires de la Reine*. C'est une jolie brochure, imprimée à New York et fort bien blanchie, ma foi! qui ne vous gêne pas dans la poche et que l'on peut emporter avec soi au théâtre pour suivre tout à son aise les paroles; c'est une bonne précaution; car, malgré tout leur bon vouloir, nos chanteurs ne peuvent pas toujours les prononcer de manière à ce que tous les auditeurs entendent; et cependant l'on est bien aise de savoir exactement ce que disent les personnages qui doivent nous attendrir ou exciter notre gaité.

Une autre édition des *Mousquetaires*, mais en français seulement, et partant d'un prix encore plus modéré, se trouve chez M. Godin, libraire et relieur, rue de Chartres: vous voyez qu'on a le choix; et notez bien qu'on peut se donner un opera tout entier, c'est à dire le poème d'un opéra, pour le prix de quelques cigares. Cela ne vaut pas la peine de s'en passer.

LEGISLATURE DE LA LOUISIANE.

CHAMBRE DES REPRESENTANTS.
Mardi, 26 janvier 1847.

La séance s'ouvre à 11 heures. L'appel nominal constate la présence de 70 membres.

L'orateur transmet au greffier une communication du gouverneur, renfermant le rapport annuel sur l'hospital de charité. Référé au comité chargé d'examiner la situation de cet établissement.

M. Vason présente un mémoire de plusieurs officiers des volontaires de la Louisiane concernant certaines réclamations. Référé au comité des milices.

M. Smith, de la Nouvelle-Orléans, présente une résolution enjoignant à nos sénateurs et représentants au Congrès de faire tous leurs efforts pour faire passer une loi qui accorde une portion de terre aux soldats qui auront servi durant la guerre actuelle avec le Mexique.—M. Smith explique cette résolution d'un discours que nous donnons dans notre partie anglaise.—La résolution est adoptée à l'unanimité.

M. Ogden, d'Orléans, présente une résolution portant à M. J. B. Strawbridge la mission de rechercher, dans les archives de Madrid et de la Havane, tous les documents qui peuvent être relatifs aux premières années de l'histoire de la Louisiane; cette résolution passe.

M. Vason présente une résolution enjoignant au comité judiciaire de s'enquérir de l'opportunité d'autoriser quelques livres de droit appartenant à M. White.—Référé au susdit comité.

M. Sandige, du comité de l'impression publique, fait un rapport favorable aux réclamations des propriétaires de l'*Abeille* relativement à la publication des lois de la session actuelle.—Ce rapport est déposé sur le bureau, sujet à l'appel.

M. Bentel, du comité des réclamations, rapporte adverse pour Gruit en aide à H. Pedescaux.—Cet acte subit deux lectures.

M. Conrad, du comité judiciaire, introduit un acte pour pourvoir à la publication des annonces des ventes judiciaires dans la paroisse de Jefferson.—Cet acte subit une première lecture.

La Chambre s'occupe ensuite du bill pour la répression du jeu. Après avoir été quelque peu modifié, le bill est adopté à sa deuxième lecture. Il sera la une dernière fois demain à midi.

On passe de suite au bill relatif à la vente des terres dont le produit est destiné aux améliorations intérieures accordées à la Louisiane par une résolution du Congrès de l'année 1841.

Ce bill rencontre une forte opposition de la part de quelques membres. Plusieurs amendements y sont introduits, par la Chambre ajourne avant la mise aux voix.

SENAT.—Le Sénat se réunit à 11 heures précises sous la présidence de M. Felix Garcia.

M. Sérignon présente une résolution enjoignant à nos Sénateurs et à nos Représentants au Congrès de faire tous leurs efforts pour obtenir de lui qu'il établisse une semaine de la Cour des Etats-Unis aux Opelousas. La résolution subit une première lecture.

Le bill pour venir en aide à William Mills a subi trois lectures et passe.

M. Nicholas présente un substitut à la résolution qui déclare vacant le siège de M. Briant. Ce substitut porte que, selon l'avis du Sénat, aucun officier salarié de cet Etat ne peut être membre de l'assemblée générale.—La résolution subit une première lecture et est mise à l'ordre spécial du jour, pour jeudi prochain (demain), immédiatement après la lecture du procès-verbal.

M. Allen introduit un acte portant que toutes les ventes judiciaires seront faites par les shériffs ou leurs adjoints au comté judiciaire.

Le Sénat s'occupe ensuite du bill qui crée une Université. Plusieurs amendements y sont introduits, et le bill, après avoir été adopté à sa deuxième lecture, est déposé sur le bureau jusqu'à demain (aujourd'hui).

Le Sénat s'ajourne.

Chronique Locale.

CONSEIL DE LA MUNICIPALITE No. 2.—*Mardi 26 janvier.*—La séance s'ouvre conformément à l'ajournement. Le recorder Baldwin occupe le fauteuil.

Le secrétaire donne lecture du rapport hebdomadaire du trésorier. D'après ce rapport, les recettes de la semaine ne sont pas élevées à la somme de $38,659 74; les dépenses à $18,687 12;—Balance en caisse ce jour $19,972 12.

On donne lecture d'un message du maire, soumettant au conseil une copie d'une résolution passée par le conseil général, relativement aux dépenses occasionnées par la réception des restes du Colonel Watson, du capitaine Ridgely et autres soldats. Le montant que doit payer la seconde municipalité se monte à $300 60. Sur motion de M. Goodin, le trésorier est autorisé à payer ce montant sur le mandat du maire.

Plusieurs pétitions et communications que le secrétaire a reçues pendant la semaine, sont lues au conseil et référées à différents comités permanents. Parmi les pétitions, nous en avons remarqué une, signée par tous les Hutchers de cette municipalité, concernant une ordonnance passée par le conseil, imposant par eux une amende d'une piastre, toutes les fois qu'ils ne seront pas à leur poste, et demandant que le conseil diminue la dite amende. Cette pétition est, sur motion de M. Peters, déposée indéfiniment sous la table.

M. Reynolds, du comité des finances, soumet une résolution autorisant le trésorier à payer, sur le mandat du maire, aux propriétaires du *Jeffersonian*, la somme de $350 comme extra compensation pour les impressions municipales. Après une courte discussion, cette résolution est adoptée par 8 voix contre 5.

A 7 heures, notre rapporteur se sentant un peu indisposé, s'est retiré du conseil.

Le Cirque que MM. Stone et McCollum avait ouvert sur la place Congo et qui était suivi avec beaucoup d'empressement par tous les amateurs d'exercices équestres, est obligé, vu le mauvais temps, de suspendre ses représentations pour quelques jours. Le fait est que la pension hippique la plus prononcée ne saurait aller jusqu'à braver la fureur des éléments sous le simple abri de toile que présente le cirque. Espérons qu'un rayon de soleil lui permettra bientôt de rouvrir ses portes à la foule empressée.

M. Poincelin, ar rêté en même temps que le nommé Tameron, a été remis hier en liberté sous caution. Comparaîtra dans une affaire où il s'est tellement intéressé M. Poincelin paraît le public de suspendre son opinion jusqu'au moment où il aura pu établir pleinement son innocence devant la justice.

CHUTE DE DEUX ETATS-UNIS.—Dans l'affaire de F. D. Newcomb, accusé de faux, le jury a rendu hier un verdict de culpabilité contre l'accusé, mais en le recommandant à la clémence de la Cour. L'accusé a déjà été jugé d'un délit semblable, samedi dernier, et traîné condamné contre lui pour le même délit.

Le Conseil général se réunira cette après-midi, à 5 heures.—Il y aura élection pour désigner un gardien de la maison de cour.

PREMIERE COUR DE DISTRICT.—Toute séance d'hier a été consacrée à l'audition de causes civiles. Les affaires criminelles seront reprises ce matin.

E. Poincelin et C. Jeserand, accusés d'escroquerie, et Joseph Agué, de recel, ont été conduits hier devant le recorder Génois, qui leur a fait subir un commencement d'interrogatoire.—Ils ont fourni caution pour répondre de leur prochaine comparution devant le même magistrat.

ARRIVÉE DES RESTES DU LIEUTENANT JOUETT.—Les restes mortels de ce brave officier, tué à la bataille de Resaca de la Palma, sont arrivés hier dans notre ville, à bord du steamer *Edith*. Nos autorités ont offert aussitôt avec empressement de leur rendre les honneurs funèbres, mais le comité qui a la garde, n'a pu à son grand regret consentir, parcequ'en cas aussi attendrissant à Mobile.—Le lieutenant Jouett appartenait à la compagnie commandée par le capitaine May, et il a succombé dans la brillante charge où ce dernier s'est couvert de gloire.

CONGRES.

Séance du 16 janvier 1847.

SENAT.—M. Benton introduit un bill, accordant des terres aux volontaires qui auront servi dans la guerre contre le Mexique. La seconde lecture de ce bill soulève une discussion sur un point d'ordre; elle n'a aucun intérêt pour nos lecteurs.

Le bill qui autorise la levée de dix régiments, est envoyé au comité des affaires militaires avec l'ordre d'y insérer un amendement, par lequel il sera établi que les soldats de ces régiments auront droit à cent soixante acres de terre.

CHAMBRE DES REPRESENTANTS.—L'interminable discussion sur l'esclavage soulevé par le bill d'Oregon se continue encore; mais elle arrive à sa fin, et l'adoption du bill est enfin mise aux voix. Il passe par 113 oui contre 35 non.

Un rapport du secrétaire de la guerre, communiqué à la Chambre, établit qu'en suite de l'acte du mois de mai dernier, 24,770 volontaires ont été appelés sous les drapeaux, non compris toutefois les neuf régiments qui se lèvent actuellement. Cinquante-sept volontaires ont été tués à la bataille de Monterey; dix-neuf sont morts des suites de leurs blessures; 637 ont succombé naturellement; 2,202 ont été licenciés, la plus grande partie pour cause de maladie ou d'incapacité; 331 ont déserté. La force de l'armée régulière est de 14,551 hommes y compris les malades, qui doivent réduire l'effectif réel à 10,000 environ.

TENTATIVE DE MEURTRE.—Le docteur Bedlerick, respectable médecin de Thibodaux'ville ramenait, le 15 courant, vers la brune, un nègre marron qu'il avait arrêté, avec l'aide de son domestique, et qu'il conduisait à la geôle, lorsque tout à coup le nègre s'échappa sur ses maîtres, lui porta un coup de couteau. Heureusement la blessure présentait peu de gravité. On se mit à la poursuite du nègre, mais sans parvenir à le rejoindre. Quelques jours plus tard, il vint de lui-même se livrer à son maître, et il est maintenant enfermé où il attend son jugement.

ARKANSAS.—Les retours que nous recevons de cet Etat portaient à croire que le candidat whig, M. Newton, a été élu au Congrès. Il faut tout fois faire remarquer que ces retours ne sont pas officiels.

NEW-JERSEY.—Le message du gouverneur Stratton est court et ne s'occupe guère que des affaires de l'Etat. Les finances sont dans une situation florissante. Les recettes de l'année qui vient de finir se sont élevées à $163,915 28, et les dépenses à 155,174 77, ce qui laisse un trésor un boni de $8,573 81. On estime que le revenu de 1847, après avoir couvert les dépenses, laissera un boni d'environ trente-sept mille piastres.

MICHIGAN.—La législature de cet Etat s'est assemblée à Detroit, le 5 courant. Le lieutenant gouverneur a pris le fauteuil en présidence au Sénat; l'orateur élu provisoirement à la Chambre est le colonel Glenn. Le message du gouverneur Vedich présente un tableau très satisfaisant de la situation de l'Etat. Les finances sont en voie de prospérité. $1,775,007 65 de recettes ont facilement couvert $1,547,398 67 de dépenses, et le gouverneur engage en conséquence les législateurs à songer au remboursement de la dette d'Etat.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.—Le professeur Morse, Alfred Vail & Co, Scott, propriétaire l'exploitation du télégraphe magnétique, ont à se plaindre d'O'Reilly & Co qui viennent d'organiser la ligne de Philadelphie à Pittsburg, ils prétendent que ces derniers ont violé un contrat formel et sollicitent une injonction contre eux.

EXPLOSION D'UNE LOCOMOTIVE.—Le 11 courant vers huit heures du matin, un terrible accident a eu lieu sur le chemin de fer de Reading. Une locomotive qui traînait un convoi de marchandises, a fait explosion et tué sur le coup les sept hommes qui la montaient. On pense que cette explosion a été causée par l'eau froide qu'on a introduit trop vite dans des chaudières beaucoup trop chauffées. Elle a eu d'ailleurs les plus terribles effets, les corps des malheureux victimes ont été littéralement déchirés en pièces et lancés dans toutes les directions. Un tambeau de l'un d'eux a été retrouvé au bout d'une course à 700 pieds de l'endroit où l'explosion avait eu lieu.

PERTE DU STARK.—Une lettre de Honolu (Iles Sandwich, annonce que la goélette des Etats-Unis *Stark* s'est perdue à embouchure du *Columbia*, presqu'au même endroit ou le *Peacock* perdu; il y a quelques années. L'équipage a pu se sauver sur les embarcations.

CONSEIL DE LA MUNICIPALITE NO. 2.

Lundi, 25 janvier 1847.

Le Conseil devait se réunir, ce jour, conformément à l'ajournement.

Les membres présents furent l'honorable J. Génois, recorder; MM. les aldermen, Cyprien Dufour, J. G. Fabre, R. Hagan, P. Shiels—4

Sur motion de M. Fabre, le Conseil prend un recès d'une demi-heure.

Le Conseil s'étant réuni de nouveau, les membres présents furent l'honorable J. Génois, recorder; MM. les aldermen, Cyprien Dufour, J. G. Fabre, Z. Latour et P. Shiels—4.

Faute de quorum, sur motion de M. Fabre le Conseil s'est ajourné à jeudi prochain, 28 du courant, à 5 heures P. M.

Jn. REYNES, Secrétaire.

PEUILLETON.

HENRIETTE.

(Voir l'*Abeille*, depuis le 18.)

Alors commença pour ces deux enfans une vie nouvelle, qu'ils avaient à peine soupçonnée jusque-là, vie d'enchantement et de prestige où tal nature empêche pendant se faire complice de leur bonheur. Pareils à des prisonniers frappés tout à coup de la lumière du jour, ils jetèrent autour d'eux un regard étonné, s'extasperçurent que chaque objet avait un nature et un langage, et leur fut donné de comprendre l'un et l'autre. Leur voyage fut une suite de sensations vives, nouvelles, réellement purifiées par la beauté de la nature et la sincérité de leur amour, qu'ils oublièrent que ces choses avaient même était une faute, et le prirent pour une vertu.

Ils traversèrent la Suisse, à pied le plus souvent. Sans la pensée de l'Italie, qui les attendait, peut-être n'auraient-ils pas songé à hâter la contemplation de ses beaux lacs, de ses montagnes, et surtout de ses chalets frais et solitaires, qu'ils recommandèrent, comme tous les amoureux, pour les avoir vus. Ils ne savaient pas qu'en pénétrant dans le Valais, Frédéric sentit je ne sais quelle inquiétude l'agiter. Pas un rayon du ciel, pas un murmure de fleur ne venait vers lui sans qu'il les interrogeât, comme s'ils devaient lui apporter une lumière et des parfums inconnus. Il allait donc bientôt la toucher, cette montagne où tant de souvenirs l'appelaient autrefois! et cependant pourtant il les eut tous donnés pour un seul des deux moments du passé. Il ne songeait plus à ses mâles et antiques héros; il rêvait à ses bons d'orangers, aux aubergistes qui les logeaient; il y faisait asseoir les idéales maîtresses de ses grands peintres ou de ses grands poètes, et aucune ne lui semblait aussi belle que la sienne.

Ils la trouvèrent la route du Simplon; ouverte à tous les enthousiasmes, leurs âmes vibraient à l'unisson. Tantôt suspendus au-dessus des abîmes, tantôt perdus dans les profondeurs des vous-tes, inondés par l'écume des torrens ou dominés par les roc gigantesques, ils ne surent ce qu'ils devaient le plus admirer; de la résistance superbe de la nature ou de la hardiesse de l'homme qui l'avait soumise. Eclairés par l'amour, aucune beauté ne les trouvait froids, aucune misère insensibles. Ils possédaient de tels trésors d'allegresse, qu'ils comprenaient mieux la douleur des autres, et, lui pourparant leur bonheur, semblant le besoin de le faire pardonner.

Tantôt ils gravissaient des cimes, perchés à de jeunes chamois agiles et capricieux, tantôt ils s'asseyaient silencieux et troublés au bord des sources vives, sous les pins mystérieux. Partout et toujours, actifs ou nonchalans, la même pensée les accompagnait et jetait sur chaque objet un reflet enchanteur, soit qu'elle leur inspirât la vivacité de la marche, soit qu'elle leur fît rêver la douceur du repos. Les fatigues les plus simples prenaient pour eux une vie nouvelle, un intérêt charmant; tout devenait sujet à souvenir; le gîte ramenant son troupeau à la tombée de la nuit, le rans lointain et affaibli par le bruit de la route, ils s'endormaient sur les rives pleines du bruit des torrents que la route côtoie sans cesse, les yeux pleins de l'objet de leurs désirs, et s'éveillaient au sombre réveil de pins. Le lendemain, le refrain du muletier, le beau lac éteint qui leur apparaissait tout à coup, le soleil du matin mettant un diamant à chacune de ses petites vagues, les grandes lumières lumineuses d'orangers et de citronniers parsemés à travers les jalousies entr'ouvertes, des barques tendant rapidement l'azur aux eaux, et la pure mélodieuse des langues se faisant reconnaître, nuème dans les chants grossiers des pêcheurs.

—Oh! mon Henriette, que c'est beau! s'écria Frédéric.

Elle l'embrassa au front—Tout est beau près de toi, répondit-elle, car elle voyait tout à travers son bonheur.

Quand ils étaient rentrés le soir, et qu'appuyés sur leur balcon, ils respiraient les parfums qui leur venaient de Pleds-Bella, de l'Isola-Madre, ces parfums qu'ils venaient de visiter, Frédéric dit à Henriette que le moment était venu pour notre bonheur de prendre un parti. Il ne pouvait rester plus longtemps absent de Paris sans donner de fâcheux soupçons à sa famille ou à son tuteur. Il fallait donc songer à retourner, et il ne voulait pas que sa femme fût exposée à ces ennuis. Il fallait donc songer à retourner, et il ne voulait pas que sa femme fût exposée à ces ennuis. Il fallait donc songer à retourner, et il ne voulait pas que sa femme fût exposée à ces ennuis.

Henriette se jeta à son cou en riant. Elle était heureuse de tout ce qui venait de Frédéric, et elle ne voyait pas plus de danger à retourner à Paris qu'à rester à Milan ou à Venise. Elle ne savait pas encore que le monde est partout le monde, et que le cœur humain est partout le cœur humain.

Ils partirent donc, et, après avoir traversé la Suisse, ils arrivèrent à Genève, où ils devaient prendre la diligence. Ils y trouvèrent un jeune Anglais, qui, ayant appris que Frédéric était Français, lui demanda la permission de voyager avec lui. Frédéric, qui ne voyait dans cette demande qu'un moyen de se procurer une place, y consentit sans hésiter. Il ne connaissait pas encore les hommes